JO-2016

FOOTBALL

Le Brésil de Neymar décroche sa première médaille d'or

● Et à la fin de la loterie des tirs au but, c'est... le Brésil qui gagne: Neymar a transformé le tir au but vainqueur et offert au pays du sport-roi son premier sacre olympique, en finale des JO-2016 samedi contre l'Allemagne (1-1 a.p., 5-4 t.a.b.).

Photo : DR

Le Maracana a explosé de joie, et si Neymar était vaincu, c'était seulement par l'émotion, des pleurs libérateurs. Car le capitaine a rempli sa mission, à l'issue d'un match incroyablement intense. Les huit premiers joueurs avaient réussi leur tir au but, quand le gardien Weverton a arrêté la tentative de Petersen. Weverton, héros inespéré car appelé après le forfait du titulaire Fernando Prass. Neymar devait tirer le penalty le plus important de sa vie, à 24 ans. Une responsabilité démentielle. Pour un sacre historique, qui parachève le palmarès brésilien, après trois défaites en finale, dont 2012. Les deux pays n'avaient jamais remporté les Jeux, et l'Allemagne disputait même sa première finale (sans compter la RDA). Etrange, pour les deux nations les plus médaillées en Coupe du monde. Et c'est avec la Coupe du monde que le Brésil avait justement un compte à régler. Car s'il a perdu trois finales de JO, dont celle de 2012 face au Mexique (2-1), avec Neymar déjà, il s'agissait bien de laver l'affront du 7-1 encaissé en demi-finale du Mondial-2014 à domicile, déjà. Cela faisait deux ans que le «futebol» se morfondait. Alors quoi de mieux qu'une revanche dans le mythique temple du foot avec le bourreau, fût-ce son ersatz juvénile, et titre inédit à la clef? Rogerio Micale comme Horst Hrubesch, les deux sélectionneurs, ne voulaient pas entendre parler de revanche, entre une Coupe du monde de sélections A et des JO de jeunes joueurs (moins de 23 ans sauf trois éléments). N'empêche : 200 millions de Brésiliens ne parlaient que de ça, et le Maracana avait entonné dès la demi-finale survolée face au Honduras (6-0) le chant «L'Allemagne peut attendre, son heure va arriver !», répété avant la finale. «J'ai dit aux joueurs que ce serait leur stade, que 80 000 personnes les salueraient, et qu'ils n'avaient qu'à jouer au foot, a dit Hrubesch. Il n'y avait pas à faire dans son froc, sinon on ne fait pas du bon football». «Il fallait donner une réponse au peuple», a souligné pour sa part Micale, «maintenant on va avoir un peu plus de tranquillité». Ce sacre olympique n'efface par le «Mineirazo» de 2014, ce descendant du «Maracanazo» de 1950. Mais s'il ne guérit pas, cet or apaise.

LES TOP ET LES FLOPS DES JO

Deux rois, trois princesses et des affaires

● Michael Phelps et Usain Bolt ont été les rois des Jeux olympiques de Rio, entraînant dans leur sillage Simone Biles, Katie Ledecky et Elaine Thompson. Mais les évolutions de ces champions d'exception ont été ternies par de nombreuses affaires (dopage, corruption).

TOPS

Phelps et Bolt toujours au top

Ils étaient les stars des Jeux de Pékin en 2008, et de Londres en 2012. Le duo s'est encore partagé la vedette. L'homme de la première semaine fut incontestablement Michael Phelps, qui a ajouté 5 médailles d'or et 1 d'argent à son palmarès record (28 médailles olympiques dont 23 en or). Parti à la retraite après Londres, il avait replongé pour échapper à l'alcool et à la dépression. Mais il l'a juré: il ne sera pas là à Tokyo en 2020. Bolt non plus. Grand homme de la semaine d'athlétisme, le Jamaïcain a réalisé le triplé (100-200-4x100 m) pour la troisième fois, après 2008 et 2012. Le fameux «triple triplé». Et maintenant ? Il ne cache pas ses envies de vacances. Il pourrait ensuite aller jusqu'aux Mondiaux-2017 à Londres, mais guère plus loin.

Biles, Ledecky, Thompson : la relève

Elles ont respectivement 19, 19 et 24 ans. La gymnaste américaine Simone Biles (4 or, 1 argent), la nageuse US Katie Ledecky (4 or, 1 argent) et la sprinteuse jamaïcaine Elaine Thompson (doublé en or 100-200 m, argent sur 4x100 m) ont apporté un nouveau souffle aux JO. Pour sa première apparition olympique, Simone Biles aurait même pu devenir la gymnaste la plus titrée lors d'une seule édition des JO. Un léger déséquilibre à la poutre lui a coûté le 5e titre qu'elle a troqué pour du bronze. Mais l'avenir lui appartient, comme à Katie Ledecky.

Le cercle s'élargit

Outre le souffle de la jeunesse, ces Jeux ont été marqués par l'émergence de nouveaux pays sur la scène olympique. Pour sa première participation, le Kosovo a conquis une première médaille d'or (Majlinda Kelmendi en judo). Huit autres pays ont décroché l'or pour la première fois: le Tadjikistan (lancer du marteau), le Vietnam (tir au pistolet), les Iles Fidji (rugby à VII), Singapour (natation), Porto Rico (tennis), Bahreïn (athlétisme), la Jordanie et la Côte d'Ivoire (taekwondo). L'Iran a célébré Kimia Alizadeh, première Iranienne à décrocher une médaille, du bronze en taekwondo.

FLOPS

L'incertitude russe

Certains ont appris leur participation quelques heures seulement avant la cérémonie d'ouverture le 5 août: l'incertitude sur le nombre d'athlètes russes retenus a perturbé l'immédiat avant-JO. En cause : la publication le 18 juillet du rapport McLaren, pointant un dopage d'État dans le pays, qui a incité le CIO à saisir toutes les fédérations internationales pour vérifier la «propreté» des engagés. Mais aussi le doute autour de la seule Russe retenue en athlétisme, Darya Klishina, d'abord acceptée, puis exclue puis réintégrée, sur ordre du Tribunal arbitral du sport. Neuvième du concours de saut en longueur, elle a finalement traversé les JO dans la plus totale indifférence. Au total, 113 sportifs — dont 67 en athlétisme — ont été exclus des JO. Les 276 restants (sur 389 au départ) ont quand même porté leur pays au 5e rang du tableau des médailles.

Affaires en stock

L'affaire russe a empoisonné la période pré-JO. Puis il y eut le dopage proprement dit: 12 athlètes ont été contrôlés positifs depuis le 25 juillet. Parmi eux, aucun «gros poisson» comme Ben Johnson en 1988, mais deux ont dû rendre leur médaille: l'haltérophile kirghize Izzat Artykov, en bronze (-69 kg) et le Moldave Serghei Tarnovschi, en bronze sur 1 000 m en canoë en ligne (C1). En plein Jeux, le CIO a également été confronté à l'incarcération de l'un de ses plus hauts dirigeants, l'Irlandais Patrick Hickey, dans le cadre d'une enquête sur un réseau de revente illégale de billets. Un trafic qui, selon la police, a généré une recette d'au moins 2,8 millions d'euros. La Commission d'éthique du CIO «a pris note» de sa démission de tous ses mandats. Un chiffre qui donne le tournis... Et qui permet de replacer dans son contexte la folle nuit des nageurs américains, qui prétendaient avoir été agressés par de vrais-faux policiers. Ils avaient en fait saccagé une station-service et s'étaient heurtés à un vigile. La police brésilienne les a entendus, à l'exception du plus connu d'entre eux Ryan Lochte (six médailles d'or dans sa carrière), rapidement rentré aux États-Unis. Dans ce cas, le CIO a saisi sa Commission disciplinaire chargée de «voir s'il y a matière à sanction».

L'ambiance et le public

On imaginait ces Jeux colorés, populaires et festifs. Ils furent souvent ternes et persifleurs devant des tribunes vides. Le Comité organisateur avait annoncé que 80% des places avaient été vendues. Mais à qui ? La plupart des épreuves se sont disputées devant des assistances faméliques, contrastant avec la réussite populaire des JO de Londres. Usain Bolt a ainsi conquis ses 8e (sur 200 m) et 9e (sur 4x100 m) médailles d'or dans un stade à moitié plein. Et que dire de la remise de la médaille du 5 000 m à Mo Farah samedi soir, devant une poignée de spectateurs ? En fait, la fréquentation des enceintes était indexée sur la présence d'athlètes brésiliens. Dans ce cas, les «visiteurs» ont dû s'habituer à jouer dans une atmosphère survoltée. Quitte à paraître déboussolés, comme le perchiste français Renaud Lavillenie, incapable de dompter ce paramètre extérieur, jusqu'à en perdre son titre et ses nerfs.

Tokyo, que du bonheur quatre ans après Rio ?

Les JO de Rio touchent à leur fin, et déjà Tokyo, qui accueillera les athlètes en 2020, s'enflamme, oubliant les déconvenues des préparatifs: ses Jeux seront sûrs, fiables, paisibles... loin des péripéties brésiliennes.

La presse japonaise ne s'est pas privée de relever la série de vols et agressions qui ont troublé la fête dans une ville renommée pour sa criminalité, les craintes liées au virus Zika, les mauvaises finitions du Village olympique, etc. «Pas d'accalmie sur le front des vols», commentait ainsi l'Agence de presse Jiji, faisant un décompte des Japonais victimes : neuf au cours de la première semaine. Les supporteurs présents sur place ont cependant nuancé ce tableau. «Au Japon, les gens pensent que le Brésil est un pays dangereux, mais en réalité, c'est formidable, la nourriture est délicieuse et les habitants chaleureux», confie Kazunori Takeshima, cité vendredi par le quotidien anglophone *Japan Times*. Trop courtois pour critiquer les hôtes actuels, les habitants de Tokyo préfèrent vanter les vertus de leur ville. «Elle a tous les atouts et c'est une cité très sûre», clame Toshiyasu Furuya, 45 ans. Capitale de la troisième économie mondiale, cette bouillonnante mégapole de plus de 35 millions d'habitants garantit (ou presque) des rues sans chapardeurs, des trains à l'heure, une propreté étonnante, sans oublier une hospitalité à toute épreuve («omotenashi»). Le Japon peut aussi se targuer de l'absence de grèves et manifestations ainsi que de la rareté des coups d'éclats politiques, une stabilité qui contraste avec le feuilleton à la tête de l'Etat brésilien. Les Japonais ont tous en tête le souvenir des Jeux de 1964, qui avaient marqué le retour de l'archipel dans le concert des nations et soutenu sa reconstruction après la défaite de 1945. Cette fois, nombreux y voient l'occasion d'apporter jeunesse et vigueur à un pays sur le déclin, tant démographique qu'économique. A quatre ans de l'échéance, le Japon accumule pourtant les revers. Le stade olympique n'est pas encore sorti de terre, après l'abandon du projet initial jugé trop onéreux. La nouvelle architecture d'acier et bois, imaginée par Kengo Kuma, a été pensée sans emplacement pour la flamme olympique. Parmi les autres déboires, les organisateurs ont dû changer de logo, le styliste choisi ayant un passif de plagiats sur des créations antérieures. Plus grave, la victoire de Tokyo, face à Madrid et Istanbul en septembre 2013, est entachée de soupçons de versements de pots-de-vin sur lesquels enquête la justice française.